EPITRE

SUR

LES AVANTAGES DE LA POÉSIE.

PAR A. COURNAND,

Professeur de Littérature française au collège de France.

A trois siècles de nous la France était barbare:
L'art des vers prend naissance, et le mal se répare.
ÉPITRE, page 6.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ.

AN XI. — 1803.

EPITRE*

SUR

LES AVANTAGES DE LA POÉSIE.

Vous qui, par vos succès, vos soins et vos égards,
Ranimez les talens, les sciences, les arts,
Disciple des neuf Sœurs, sujet de leur empire,
Daignez sourire aux traits que leur gloire m'inspire.
  Les muses dès long-tems ont charmé les humains;
Leur génie enflamma les Grecs et les Romains:
Ils savaient marier le sublime et la grace.
Dois-je citer Homère, ou vous parler d'Horace?
Non; mon sujet m'entraîne au siècle de Marot:
Ce poëte naïf, venu des bords du Lot,
Apporta dans nos murs l'élégant badinage,
Qui de quelques Français est encor le partage.
Saint-Gelais le suivit, et lança maint brocard,
Sur le style empoulé de ce pauvre Ronsard,
Qui, toujours ridicule en son français bizarre,
Rendit pour un moment notre langue barbare:
Tout fut Ronsard en France, et de son vers pesant
Ce novateur maudit tua le vers plaisant.
Si nous n'avions connu que ces muses gothiques,
Vous pourriez triompher, présomptueux critiques!
Vous arrivez trop tard; les rimes de Boileau
Ont frappé notre oreille au sortir du berceau:

---

* Lue, le 24 brumaire an 11, à la rentrée du collège de France présidée par le C. Fourcroy, conseiller d'état, et directeur de l'instruction publique.

Boileau forma Racine, et leur noble génie
Gagna la France entière au goût de l'harmonie.
Vous n'aimez point les vers! J'entends; mais, entre nous,
Je puis au moins douter si c'est un bien pour vous.
Comme aux festins des dieux on versait l'ambroisie,
Le sentiment circule avec la poésie :
Elle peut de son lustre embellir vos écrits;
Des discours éloquens elle augmente le prix;
Et dans son libre essor, vive, aimable, animée,
Elle sert le plaisir comme la renommée.
Laissons rimer qui veut ; c'est un doux passe-tems
Dans l'hiver de nos jours comme dans leur printems.
Détracteurs d'un talent que le ciel vous dénie,
L'art des vers est en France une heureuse manie:
Phébus a visité les Gaulois, nos aïeux;
Le druïde aux échos des bois silencieux
Répétait les accens de la double Colline:
Ses vers, appris par cœur, conservaient sa doctrine.
Plus près de nous, le chant, conduit par la gaîté,
Vola de ville en ville avec la liberté:
Tel malin Troubadour, sans encourir de blame,
Contre son suzerain aiguisa l'épigramme.
Ainsi d'un joug de fer le peuple s'affranchit,
De degrés en degrés la langue s'enrichit;
Et si dans ses succès elle n'est plus bornée,
Telle que nous l'avons les vers nous l'ont donnée.
« Parler encor de vers! mais vous rêvez, je croi :
« Pour connaître les mots, pour en savoir l'emploi!
« Deuxcents grammairiens valent bien mieux, je pense.
Deux cents! vous m'étonnez: quelle richesse immense!
Quand Dumarsais parut nous n'en avions que deux,
D'Olivet et Restaut. Des maîtres plus fameux
Ont-ils changé ma langue, ou réformé la vôtre?
Je ne les ai pas lus, et j'écris comme un autre,
Disait un jour Buffon qu'il suffit de nommer.
Il eut tout du poëte, excepté de rimer.
Peut-être dans un siècle où la raison domine
On peut vanter encor la langue de Racine:

Aux esprits cultivés elle offre des appas;
La politesse y gagne, et le cœur n'y perd pas.
L'homme est fait pour sentir autant que pour connaître:
Si vous me disputez la moitié de mon être,
Je saurai la défendre : on peut, avec honneur,
En style mesuré combattre un raisonneur.
Quand aux dépens des vers on élève la prose,
L'observateur, sans peine, en devine la cause:
Des lèvres du poëte un bon mot échappé
Blesse d'un esprit faux le renom usurpé ;
Mais si le mot est juste, il est permis d'en rire.
Le vers corrige un fat mieux qu'une autre satire ;
Ses traits à la puissance épargnent des rigueurs:
L'âne de Passerat fit trembler les ligueurs. (1)
Vous allez répliquer, bien sûr de me confondre:
Pourquoi tant de rimeurs? Je suis prêt à répondre:
La partie est égale entre les combattans;
Le mauvais sur le bon l'emporta de tout tems.
Aux rives de la Seine, aux bords de la Tamise,
Pour de bonnes raisons, la presse fut permise:
Ecrire est un torrent qui doit avoir son cours;
Il en est de nos vers comme de vos discours.
Vous voulez arrêter la source d'Hippocrène!
Voyez l'or à travers le limon qu'elle entraîne.
Le parfait dans les arts se montre rarement:
En faveur de l'esprit, du tour, du sentiment,
Le dieu du goût pardonne aux poëtes aimables:
Sans être un La Fontaine on peut faire des fables.
Je jouis d'un parnasse enrichi tous les jours
D'agréables conteurs, de chantres des Amours:
Si votre œil rembrunit leurs riantes peintures,
Irai-je, pour vous plaire, appauvrir mes lectures?
En vain, pour étayer votre dogme nouveau,
D'un ton d'autorité vous me citez Boileau:
Quand des plats écrivains il gourmandait l'audace,
Voulait-il d'habitans dépeupler le Parnasse?
Vous ne le croyez pas : le concours des auteurs
Doit aux plus excellens donner plus de lecteurs.

Mais vous allez plus loin ; et, dans votre système,
Comme nuisible ou vain, vous décriez l'art même.
De tous les dons brillans que dispensent les cieux,
Ce bel art cependant est le moins dangereux ;
Chacun peut en parler : aux oisifs d'une ville
Il fournit le sujet d'un entretien utile.
On attaque, on défend, sous des rapports divers,
Les mots, le sens, le tour, la fabrique du vers.
Fréron use à son gré de son droit de censure.
L'auteur d'un trait risible a senti la blessure :
Il riposte gaîment, ou frappe avec humeur ;
La satire déjà trotte chez l'imprimeur :
Sans danger pour l'état la querelle s'engage.
La décence, le goût, la raison, le langage
(Beaux sujets où l'esprit s'exerce en liberté)
Des manières, des mœurs corrigent l'âpreté.
A trois siècles de nous la France était barbare :
L'art des vers prend naissance, et le mal se répare.
Un coup d'œil de François (2) fait germer les talens :
Placés de loin en loin, des esprits excellens
Apprivoisent des mœurs trop farouches encore ;
Leurs vers d'un nouveau siècle annoncèrent l'aurore.
Par degrés, les Français virent briller le jour
Où l'esprit, s'animant des flammes de l'Amour,
Déploya, sans fadeur, sans images forcées,
L'heureux talent de plaire, et les nobles pensées.
Corneille avec grandeur fit parler ses Romains ;
Racine attendrissait des héros plus humains ;
Boileau donnait au vers sa forme régulière ;
Et Thalie écrivait sous le nom de Molière.
Compagne du bon goût, la tendre volupté
Aux autels du génie amène la beauté :
Tout poëte sensible adopte pour sa muse
Ninon ou Sévigné, Deshoulière ou La Suze.
Sexe aimable, régnez ; vos soins nous ont polis :
Des talens d'Apollon vos talens embellis,
Ces vers, où Vénus même en ses grâces respire,
Doublèrent notre gloire en doublant votre empire.

On a beau vous traiter de futiles rimeurs,
Poëtes! vos accens nous ont donné des mœurs.
Philosophes sans fard, précepteurs sans rudesse,
Vous ornez vos leçons des roses du Permesse.
L'école a ses docteurs; n'en soyez point jaloux:
Tous ces graves pédans sont moins sages que vous;
Leurs discours sont trop secs, leur doctrine trop dure.
La Fontaine vaut mieux; il connaît la nature,
Il me peint la morale, et dans chaque tableau
Je discerne l'honnête, ou l'utile, ou le beau.
L'indulgente vertu forme son caractère.
C'est peu de nous instruire; un poëte veut plaire:
Un fragile laurier est tout ce qu'il prétend;
Borné dans ses desirs, il vit libre et content:
Trop désintéressé, souvent sans prévoyance,
Il craint plus les sifflets qu'il ne craint l'indigence.
Les sifflets! qu'ai-je dit? Chacun tremble à ce mot:
Ne rien trouver de bien est le propre d'un sot;
J'allais presque nommer nos pédans didactiques,
Trop minces de talens pour être bons critiques,
Des Frérons d'autrefois enfans infortunés,
De leur gloire tardive à bon droit étonnés.
Quel mérite naissant contre eux peut se défendre?
Impuissans à bien faire, et hardis à reprendre,
Ils nous disent toujours (nous le savions assez)
Que Racine et Boileau ne sont point remplacés.
On évoque les morts pour flétrir un ouvrage:
Leurs mânes indignés en ont senti l'outrage.
O nos maîtres chéris! c'est nous qui vous aimons!
Mais l'insolent Baltus!.... il profane vos noms:
Des talens qu'il envie assassin volontaire,
Il tient de son humeur ce triste ministère.
Faites dépendre un nom de son aigre fausset,
Nous n'aurons plus Aubert, ni Piron, ni Gresset.
Et quel est, après tout, le fruit de tant d'audace?
Il juge avec chaleur, et compose avec glace.
Laissons gronder tout bas ce censeur entêté.
Il est d'autres esprits dont la sévérité

Veut dépouiller les vers du charme qu'on leur prête.
Un plaisir délicat décèle une ame honnête:
Qu'un apprenti chimiste, Apollon du quartier,
Tourne un couplet galant sans en faire métier;
Que d'un jeune docteur la verve se signale,
S'il guérit son malade, où sera le scandale?
L'élève de Thémis, le disciple de Mars
Sont-ils par leur état séquestrés des beaux arts?
Le laurier de Phébus, celui de la victoire
Vont sur le même front se placer avec gloire.
Un poëte isolé dans son département (3)
Du poids de son loisir se soulage en rimant:
Quel prosateur cruel lui voudrait faire un crime
De cultiver en paix son domaine et la rime?
Dans la saison des fleurs, à l'ombre de ses bois,
Au chant d'une bergère il accorde sa voix;
Et quand le sombre hiver attriste nos demeures,
Il est loin d'accuser la paresse des heures,
Si d'un conte plaisant, qu'il finit d'aujourd'hui,
Ses amis casaniers viennent rire avec lui.
Le vieillard de Ferney, ce maître en l'art de plaire,
Eût aimé pour voisin un pareil solitaire.
Dans un cercle où l'esprit n'est pas compté pour rien,
L'art des vers pour les cœurs est un nouveau lien:
Il ordonne sans frais une fête charmante;
Il embellit les fleurs sur le sein d'une amante.
Vous mariez Chloë; je vois dans le festin
Courir l'épithalame et son joyeux refrain:
Vous perdez un ami; son ombre est consolée
Si l'élégie en pleurs lui dresse un mausolée.
Heureux qui, pénétré du bon emploi du tems,
Aux Muses qu'il chérit donne de doux instans!
Plus heureux qui soutient, par ses illustres veilles,
De l'art des Amphions les antiques merveilles!
Oserai-je étaler à des yeux prévenus
Et la gloire d'Orphée et celle de Linus?
L'un forçait les lions à sentir son empire;
L'autre aux mortels grossiers enseignait l'art d'écrire.

Poëtes inspirés, vous qui voyez nos maux,
Faites le bien comme eux, vous serez leurs rivaux.
Et vous, esprits légers que le sage doit plaindre,
Si vous aimez l'enfance, écoutez sans rien craindre.
Je plaçais votre Emile auprès des chastes Sœurs,
Loin des fureurs du jeu, loin des écueils des mœurs.
Ce qu'on n'ose espérer, je le rendais possible:
Apollon souriait à son ame sensible.
Gâté par vos leçons, il ferme obstinément
Son oreille aux beaux vers, son cœur au sentiment:
Vous le verrez bizarre, indocile, sauvage,
Débauché dans ses mœurs, grossier dans son langage.
On abuse des vers! Oui, censeur pointilleux!
Le faux emploi des arts n'a rien de merveilleux:
Mais pour s'être flatté d'un succès plus facile,
Un imbécille en prose est-il moins imbécille?
Des auteurs de parti se brisant dans leur choc; (4)
Des curés sans paroisse, et des moines sans froc,
Vous vendant pour dix sous leur sagesse profonde;
Des diables sans esprit faisant la guerre au monde;
De sombres souterrains, dont le guide trompeur
Emporte votre argent, et vous laisse la peur;
Père Aubri démontrant, par des preuves bien nettes
Que le péché nous vient du serpent à sonnettes;
Des spectres, des tombeaux, de lugubres romans
Sont les livres d'Elise, et font fuir ses amans.
Un joli madrigal eût égayé la belle,
Et, méritant les vers qu'on destinait pour elle,
On eût vu son esprit, par les grâces orné,
Tenir l'Amour volage à ses pieds enchaîné.
Aux noires visions livrer son caractère,
C'est couvrir ses beaux jours d'un crêpe funéraire.
Faites-vous des plaisirs un peu moins sérieux:
Le genre le plus sot est le genre ennuyeux.
Apollon nous rappelle à ses douces folies:
Au moins ses fictions, par la gloire embellies,
Forment le cœur du sage, et l'ame du héros.
Lassés des passions, cherchons-nous le repos,

Le monde poétique autour de nous rassemble
Ses trésors variés, plus beaux dans leur ensemble :
Ici des champs peuplés d'heureux cultivateurs;
Là des jardins brillans du luxe de leurs fleurs;
Une tristesse aimable, une gaîté folâtre;
Les tableaux de l'amour, les scènes du théâtre;
Tel peintre qui nous charme en flattant ses portraits,
Et quelquefois aussi la satire et ses traits.
On peut de nos défauts s'amuser sans scrupule:
Un poëte souvent plaît par son ridicule.
Que lui sert d'être fat, si le public malin
Rabaisse mon géant à la taille d'un nain?
Pour son style burlesque une muse applaudie,
Aux esprits les plus froids donne la comédie.
Un autre, en se fâchant, fait pâmer les railleurs :
S'il était moins chagrin, ses vers seraient meilleurs.
Dans un auteur sans fiel, et presque sans défense,
On tolère un orgueil tout pétri d'innocence :
Au sommet d'Hélicon je le vois se placer;
Son délire m'amuse au lieu de me blesser.
Mais je plains un gascon qui croit que la satire
Est un métier fort gai pour qui ne sait pas rire.
Que n'a-t-il retenu ce mot de ses amis :
« Mon cher, en vers trop durs vous donnez vos avis. »
Gardons-nous de briser sa gothique férule;
Il en serait moins bon, s'il était moins crédule,
Lorsqu'un mauvais plaisant, dans l'extrait d'un journal,
Pour lui faire un bonnet décoiffe Juvénal.
Inconnu du public, dans ses rimes obscures,
Cléon, timide et vain, brille par ses lectures:
C'est un talent commode, à l'abri des revers;
Et protégé lui-même, il protège vos vers.
Mais si de votre encens sa muse parfumée
Du fauteuil d'un salon vole à la renommée,
Quand il reçoit le trait du critique moqueur,
Vous-même, en le plaignant, vous riez de bon cœur.
Ferez-vous plus de grâce à la muse coquette,
Trop esclave des soins d'une longue toilette?

Quels soupirs affectés se mêlent dans ses chants!
Qu'il a fallu d'esprit pour les rendre touchans!
A de moindres revers la prose est-elle en butte?
Celle qu'on ne lit point, la chose est sans dispute.
Mais ce rhéteur bouffi, dont j'observe les pas,
S'enfle d'une éloquence et d'un nom qu'il n'a pas.
En folles visions un autre s'évapore:
Anticyre avec lui perdrait son ellébore.
Celui-ci, vrai copiste, et bon calculateur,
Ecrit pour son libraire aux dépens du lecteur.
Non, la prose n'est point un métier si facile:
Pour orner un sujet des richesses du style
Aux déesses du Pinde il faut sacrifier.
L'art des vers nous donna la prose de Fléchier;
Bossuet dans Homère avait pris son audace;
Fénélon... « Ah! monsieur, épargnez-moi, de grace;
« A peine ai-je le tems de suivre tous mes cours,
« Et je suis d'un lycée où je fais des discours:
« Les mystères de l'art passent ma connaissance;
« C'est du travail perdu pour un homme qui pense. »
Ainsi s'excuse un fat trop sûr de son succès,
Et qui sait déjà tout, excepté le français.
Quoi! l'éloquent Rousseau pliait son ame fière
A polir telle phrase une semaine entière!
Buffon refit cinq fois, pour vaincre le trident,
Ce coursier, noble effort de son génie ardent!
Le grand art de louer, de rire avec finesse,
Est-il chez Fontenelle un fruit de sa paresse?
Quant à nos vieux auteurs, sottise d'y songer;
Ils sont trop loin de nous pour les interroger:
En revanche l'on pense, et la seule pensée
Nous tient lieu du brillant d'une plume exercée.
A ton avis, ceux-ci dont tu fais peu de cas,
Fénélon, Bossuet, Fléchier ne pensaient pas!
N'ai-je pas entendu quelqu'un oser me dire:
A force de penser, je ne sais plus écrire.
De cet aveu plaisant je pénétrai le fond;
C'était un songe creux qui s'estimait profond.

Pour moi, si tel penseur me fatigue et me glace,
Sans lui rien disputer, je lui quitte la place.
Irai-je, humble disciple, et martyr de l'ennui,
Dans son dédale obscur m'enfermer avec lui?
Quel est donc ce bel art qu'il desire m'apprendre,
S'il me faut tant de peine et d'écrits pour l'entendre?
Sans le mieux éclaircir délayer un sujet,
C'est être, selon moi, trop plein de son objet.
J'oserais demander à ces fertiles plumes:
Pourquoi si peu de fonds avec tant de volumes?
D'un voyage peu sûr l'assommante longueur
M'inocule souvent l'ennui du voyageur;
Sous le titre innocent d'anecdotes secrettes
On me donne aujourd'hui des extraits de gazettes;
Ici des charlatans, sur de vieux résultats,
Balancent, jour par jour, la force des états;
Là c'est l'orgueil tranchant qui prépare à l'enfance,
Sous le beau nom d'étude, un cours d'impertinence,
Le tout fait à la hâte, en français délabré.
Bientôt de ce fatras je me vois encombré.
Je voudrais plus de sens, de choix, d'ordre, de stile;
Je le dis: on me plaint d'être si difficile.
A ces mots, je m'attends qu'un barbare censeur
Va sur moi de son fiel distiller la noirceur:
Dans son lâche dépit le méchant calomnie:
J'aurais dit qu'il n'est plus ni talent ni génie.
Eh! la France jamais en a-t-elle manqué?
Dans le temple des arts leur triomphe est marqué:
Aucun d'eux n'a besoin que ma bouche le nomme;
Les lauriers paternels couvrent plus d'un grand homme;
Et parmi ces auteurs que je vois déchirer,
Tous n'ont pas des défauts à n'en rien espérer.
Il en est dont la fougue, et surtout l'imprudence,
Prend le faux pour le vrai, les mots pour la science.
Un jour viendra peut-être où leurs yeux dessillés,
Leurs esprits plus rassis, leurs cœurs mieux conseillés,
Abandonnant les pas de guides infidèles,
Suivront, pour réussir de plus sages modèles.

Toujours sûr d'être lu, fait pour être imité,
Voltaire unit l'esprit, la grâce, la clarté:
Jamais un sens obscur ne vient gêner sa phrase;
Il pense avec justesse, et parle sans emphase.
Si chez lui votre goût n'a pas même à choisir,
Sans vouloir vous priver d'un si rare plaisir,
Il charma soixante ans et l'Europe et la France.
Osez de vous à lui mesurer la distance:
Que peut de vos partis l'hypocrite courroux?
Ce grand homme est trop grand pour redouter vos coups.
Ah! gardez vos mépris pour ceux dont l'arrogance
Annonce un esprit faux, une tête en démence:
Qu'il est doux d'applaudir à de nobles travaux!
A-t-on moins de talens pour avoir des rivaux?
Phébus! ta république est un vaste domaine:
Que l'orgueil inquiet s'intrigue et se démène;
Sur tant de concurrens si quelqu'un doit primer,
Laissons au seul public le soin de le nommer.
Souvent, sans la connaître, on parle de la gloire:
Des succès mendiés ne sont pas la victoire.
J'estime un écrivain cher à sa nation,
S'il est grand par lui-même, et non par faction.
En vain l'on se fatigue après la renommée:
Enivrés quelque tems de leur propre fumée,
Le poëte sans grâce, et le lourd prosateur
Finissent par lasser la presse et le lecteur.
Ce sort vous est promis si la rage d'écrire
Vous éloigne du bon, pour rencontrer le pire,
Si vous êtes obscur, froid, empoulé, confus,
Ou si, pour être clair, vous n'êtes que diffus.
Les préceptes du goût sont dictés au Parnasse:
Tout, jusqu'au savant même, en doit suivre la trace.
Quand on peut s'y soumettre, on est mieux accueilli:
Pour les avoir connus Pline n'a point vieilli;
Et l'oracle de Cos, dans sa prose immortelle,
A nos docteurs-régens sert encor de modèle.
Les Muses pour l'esprit sont un délassement:
Ne dût-on leur donner qu'une heure, qu'un moment,

Il faudrait les aimer. J'ai vu La Condamine,
Laissant courir ses doigts sur sa lyre badine,
Egayer des calculs la triste aridité
Par un conte joyeux plaisamment récité.
Le Nestor des savans, aiusi que des poëtes,
Fontenelle à cent ans rimait des chansonnettes.
Le peintre de Vauban, de Leibnitz, de Newton
Réchauffait son génie aux chants d'Anacréon;
Et quand, à petit bruit, la mort le vint surprendre,
L'intéressant vieillard fredonnait un air tendre.
Cet exemple est fort beau, sans doute, et je m'attends
Qu'on voudrait à ce prix attraper les cent ans.
Mais pour croître l'honneur d'un siècle à son aurore,
Ce Phénix des Français devrait revivre encore.
   Ecoutez ce récit; un Grec me l'a fourni:
Jadis de l'Hélicon Apollon fut banni;
Il n'importe en quel lieu : les Muses désolées,
L'air triste, l'œil en pleurs, erraient dans les vallées.
Le moindre Marsyas, au sourire insolent,
De son aigre sifflet insultait leur talent.
Pour se venger des sots le beau sexe a des armes:
Des neuf savantes Sœurs Jupiter voit les larmes,
Et ne peut refuser à leurs accords touchans
L'heureux retour du dieu qui préside à leurs chants.
Les Marsyas confus vainement cabalèrent;
Pleins de noires vapeurs leurs cerveaux se troublèrent.
Apollon de leur chef aurait eu bon marché:
Mais on l'accuse à tort de l'avoir écorché;
Il n'exerça jamais de vengeances pareilles.
Seulement Marsyas, écorchant les oreilles,
S'enfuit loin des neuf Sœurs, tristement baffoué.
Aux plaisirs de l'esprit l'Hélicon dévoué
Donna pour récompense aux travaux du génie
La grâce et la douceur, filles de l'harmonie.
Dès ce jour il fut dit que les talens divers
Naissaient pour s'embellir par le charme des vers.
   Ainsi dans mes loisirs, sous ces nobles portiques
Où tous les arts français ont leurs autels antiques,

Sur leur base immortelle appuyant mon repos,
Je chantais au moment où ce jeune héros,
Dans la main de Bellone éteignant le tonnerre,
Rendait la gloire aux arts, et la paix à la terre.
Moi, de l'amour du beau quelquefois inspiré,
Contre le mauvais goût de tout tems déclaré,
Ne voyant que l'honneur, la patrie et sa gloire,
J'offrais ce faible encens aux filles de mémoire.

COURNAND.

NOTES.

(1) Voyez dans la satire Ménippée, à mademoiselle ma commère, sur le trépas de son âne.

(2) François Ier, fondateur du collège de France en 1530.

(3) Tel fut à Mâcon l'aimable Sénecé, mort à quatre-vingt-quatorze ans.

(4) Les romans sous le titre du Curé, du Moine, du Diable, du Souterrein, etc.